



HAL
open science

J'ai toujours détesté le café...

Marie Treps

► **To cite this version:**

Marie Treps. J'ai toujours détesté le café... Etudes Tsiganes, 2005, premier trimestre (n°23 (Les institutions, un espace de rencontre, présenté par Marc Bordigoni)), pp.137-144. halshs-00006962

HAL Id: halshs-00006962

<https://shs.hal.science/halshs-00006962>

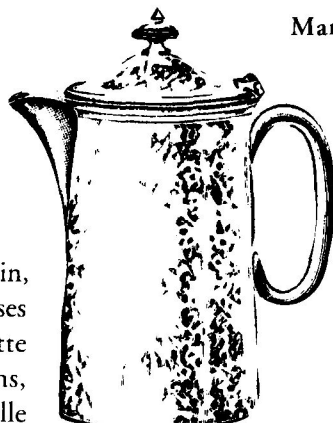
Submitted on 14 Jan 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“J’ai toujours détesté le café”

Marie Treps*



J’aime son odeur, mêlée à celle du pain grillé, le matin, dans les maisons. Hélas, son goût anéantit les promesses du parfum, aussi ai-je de bonne heure renoncé à cette boisson traîtresse au profit du thé. J’avais dix-huit ans, j’étais étudiante et fauchée, quand j’ai fait une nouvelle tentative dont le résultat s’est révélé catastrophique. Un expresso, à l’Excelsior, pour faire comme tout le monde. Palpitations, furieuse envie de grimper aux rideaux, j’ai juré qu’on ne m’y reprendrait plus. C’était compter sans ma rencontre avec les Manouches.

J’ai entrepris, depuis peu, une étude anthropologique du nom manouche – quand un Manouche meurt, son nom disparaît. Pour pénétrer les subtilités de cette tradition, il me fallait nouer avec les Manouches des relations étroites. Ainsi, je me suis mise à arpenter les berges du canal, les terrains vagues, les parkings des supermarchés : là sont les Manouches. Et jamais je n’ai vu plus grands buveurs de café. C’est comme ça, chez eux, on ne propose pas le café, cela peut prendre un certain temps, mais il finit toujours par arriver, je m’en suis très vite rendu compte.

* Linguiste, attachée au Laboratoire d’Anthropologie Urbaine (CNRS)

J’avais décidé de rendre visite aux Manouches, mais je n’avais aucunement l’intention de récidiver : plus question de toucher au café. Les premières fois, je ne suis pas arrivée seule, j’étais accompagnée par quelqu’un qui, connaissant leurs usages, se soumettait à l’inéluctable rituel du café dont je pensais, du coup, pouvoir me dispenser.

Sur un sinistre parking, dans la petite caravane de Noël, Marie a posé une tasse devant moi. J’ai prétendu que je n’avais pas le droit de boire du café “ Ah, oui, c’est pas bon pour le cœur... ”, voilà ce qu’elle a répondu. Elle m’a servi un grand verre de boisson à l’orange, avec des bulles. Et depuis, j’en ai absorbé du “ Sic ”, des litres et des litres.

Quand nous sommes arrivés chez Pupa, le café était déjà prêt, mais elle a fait du thé pour moi. On a siroté dans la cuisine de son HLM. Après, on a eu du mal à se

quitter. Si j'avais été seule avec Pupa, on aurait continué à parler des heures, du moins l'ai-je pensé.

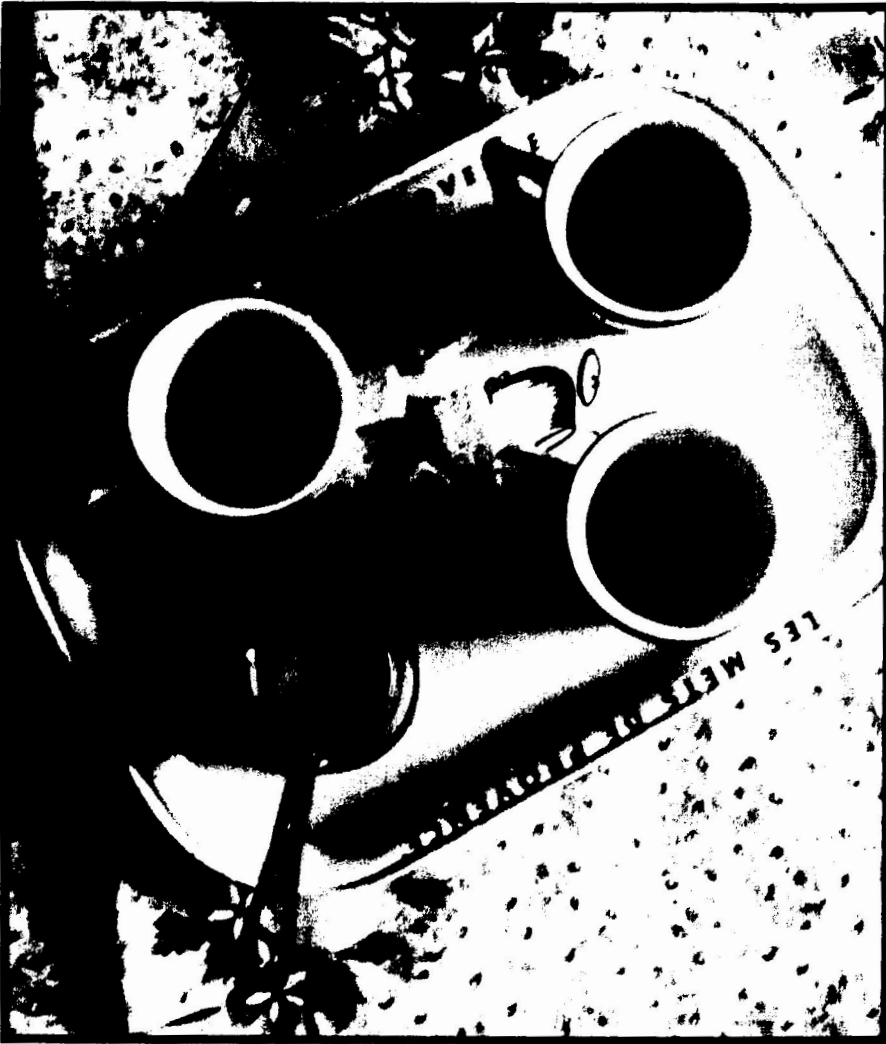
Takor était devant chez lui, il ramassait des pommes sous les arbres, deux grosses oies le suivaient en se dandinant. Takor nous a fait entrer dans sa cabane en rondins de bois, c'était l'automne, il avait fait du feu. En voyant la cafetière en émail bleu sur le coin du poêle, j'ai improvisé une nouvelle excuse : j'avais déjà bu beaucoup de café. Takor m'a alors offert une pomme, il l'a épluchée pour moi. J'étais soulagée, après tout, l'important c'est de partager quelque chose.

Quand on m'a présenté Trubelli, nous sommes restés longtemps à parler sous un arbre. Il y avait aussi son cousin Mima. J'étais la seule femme, alors on ne m'a pas proposé de m'asseoir. J'ai ainsi échappé au café. Mais pas aux tentatives de conversion de Trubelli, qui est pasteur : " Vous avez l'air gentille, vous avez l'air d'une bonne personne, mais êtes-vous sûre d'être sauvée ? ". Je lui ai répondu que je ne croyais pas avoir besoin de l'être. On a ri. Il m'a tout de même offert le Nouveau testament. Quand j'ai à nouveau rencontré Trubelli (j'étais venue seule, cette fois) sa femme Canette était là. On m'a offert un siège sous l'auvent de la caravane, et on m'a proposé... Un verre d'eau. Je me suis dit que, chez les pentecôtistes, il fallait s'attendre à des assauts prosélytes, mais, côté café, il y avait moins de risques...

Tout allait bien, mon enquête avançait, j'étais aimablement reçue, je pouvais bavarder avec des Manouches et même nouer des relations chaleureuses, parfois... Sans toucher à leur sacro-saint café. Et puis, l'idée de me passer d'accompagnateur s'est imposée à moi. Ce serait sans doute plus difficile d'être accueillie, mais si je réussissais, la relation y gagnerait certainement et j'aurais peut-être ainsi des chances de pénétrer plus avant l'intimité manouche. Allais-je devoir me soumettre à leur fichu rituel ? Je ne me sentais pas prête à payer un tel prix. Un beau jour, je me suis tout de même mise en route, seule, confiante dans mes talents d'improvisation pour échapper au poison.

Je n'ai pas trouvé grand monde en bas, sur le terrain officiel, situé juste derrière la station d'épuration et voué à la puanteur dès les premiers soleils. Alors je suis montée aux Balins, à tout hasard. On m'avait dit qu'il y avait là une mission pentecôtiste. Peut-être ceux d'en bas en avaient-ils profité pour prendre en ce lieu agréable leurs quartiers de printemps. Il faisait beau. Un ciel de calendrier des Postes. Il faisait chaud, avec une brise légère. Tournant le dos aux barres de HLM, j'ai marché sur une petite route bordée d'arbres. Soudain, au détour d'une haie, je découvre plusieurs dizaines de caravanes, réparties à la périphérie d'un grand pré, des étremons prennent le soleil, du linge sèche, une poule naine se promène. Rien de sordide ici, une impression de calme, d'harmonie. La ville toute proche s'est absentée. Je suis émue, j'ai très envie d'entrer dans le cercle, mais je n'ose pas. Je ne vois personne, mais je me sens observée. Je reste là, à la lisière, espérant une occasion.

Une femme est apparue, sortant de je ne sais où. Je me suis approchée et voilà, on s'est rencontrées. Par les yeux, d'abord. Et puis elle a pris mes mains dans les siennes et elle a dit " Je savais que j'allais faire une bonne rencontre aujourd'hui ".



SOPHIE G

Ces gens-là prononcent les mots qu'on a envie d'entendre, pour faire plaisir, c'est ce qu'on dit. Ça m'a fait plaisir. Elle a ajouté "Moi, c'est La Nine". Tout s'est fait très vite, très simplement. Me voilà chez Nine. C'est à dire au bord de la route, dans l'angle formé par deux caravanes, assise sur une chaise de camping. S'asseoir c'est entrer, chez les Manouches.

On a parlé un bon moment et puis d'autres femmes sont venues, avec des petits enfants. On n'est jamais seul longtemps, chez les Manouches. Un jeune homme arrive sur sa mob. Je l'ai déjà rencontré -je connais même son nom manouche et je sais qu'il signifie "hérisson" - il me tourne autour depuis quelques jours. En fait, c'est le plus jeune fils de Nine. Je le salue "Bonjour, Niglo". Ce qui produit son petit effet sur l'assemblée. Niglo rosit de plaisir, Nine sourit fière-

ment, l'ambiance devient légère, propice à la plaisanterie. Ravie de m'amuser en aussi bonne compagnie, je n'ai pas pris garde à la disparition de Nine. La voilà qui sort de sa caravane avec une casserole qu'elle pose sur un réchaud. J'ai tout de suite compris ce qui allait se passer. Nine a disparu une seconde fois. La menace s'est précisée. Sur la table, une ribambelle de tasses.

Comment vais-je m'en sortir, cette fois ?

Le rituel commence, j'observe. Nine met beaucoup de sucre dans la cafetière, et elle verse généreusement l'eau sur le café. Ici, le breuvage ne monte pas dans le ventre obscur de la cafetière dont il ressort aussi noir que l'encre des poulpes, comme chez les Italiens. Chez les Manouches, le café descend. Il coule. Et sa couleur s'éclaircit de plus en plus...

Pour distraire mon esprit de l'issue hélas prévisible de cette cérémonie, je fais mentalement l'inventaire de mes connaissances en matière de café tsigane. Chez les Roms de l'Est, à ce qu'on dit, le café doit être noir comme la nuit, brûlant comme le feu et fort comme l'amour. Tout un programme. Grâce à Dieu, je ne suis pas chez les Roms. Ceux de Turquie le préparent... à la turque. Ils pourraient aussi bien se servir du marc pour lire l'avenir. Et les autres, le font-ils ? Prosper Mérimée, qui a observé des Gitanes tireuses de cartes en Espagne, révèle que " Partout, les Bohémiennes se servent de la chiromancie. Elles lisent encore l'avenir dans du marc de café ou du plomb jeté dans l'eau ". Chez les Manouches d'Auvergne, un même mot désigne la cafetière et le marc (*kafézac*). Ceux-là feraient-ils parler le marc ? Allez savoir. En revanche, cela laisse supposer que certains font le café à l'orientale. Les Tsiganes vont par le monde depuis mille ans, s'ils n'ont pas accumulé de richesses, ils ont glané de bonnes habitudes, un peu



partout... Avec le café de Nine, pas question de lire l'avenir. Trop de sucre, trop d'eau, voilà sa recette. Ça ne doit pas faire grand mal, mais ça doit être imbuvable.

La cafetière est pleine, le café, presque transparent, et le danger, imminent. Nine arrive, sa longue jupe frissonne sous la brise et ses pieds chaussés de mules à talons touchent à peine le sol, c'est une reine qui traverse l'espace plus ou moins caillouteux séparant le réchaud de la petite table de camping, une immense cafetière dans la main droite, un litre de lait dans la gauche... Il est grand temps de m'arracher à l'imagerie et de reprendre mes esprits : je déteste le lait autant que le café. Un café au lait, en plein après-midi, un jour de chaleur ! Y penser me soulève le cœur. Nine pose une tasse devant moi. Première servie... De nouveaux arrivants viennent me saluer, souriants, je suis entourée de visages bienveillants et curieux, la visiteuse imprévue devient une invitée de marque. J'ai pourtant le très net sentiment d'être tombée dans un piège. Vite, dire quelque chose. La cafetière est au-dessus de la tasse, qui se remplit. Trop tard. Refuser maintenant ? Impossible, le moment en serait gâché. Des yeux, très doux, rencontrent les miens. Nine me propose du lait. Pour adoucir ! Je m'entends dire " Oui, merci Nine "

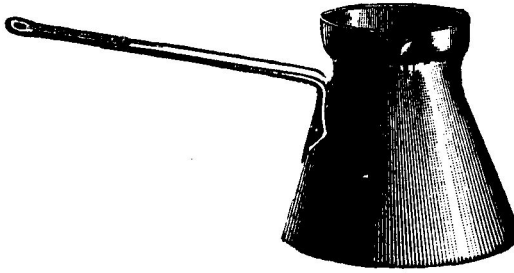
Je venais d'entrer dans le deuxième cercle, je ne pouvais plus me dérober. Dans l'espoir de limiter les dégâts, je me suis appliquée à boire lentement. Il ne se passe rien, d'abord. Bientôt, un léger écœurement qui se transforme en malaise. Et si j'allais vomir ? Respirer lentement, continuer à écouter en souriant et, pendant ce temps-là, mettre de l'ordre dans mes pensées. Mon intuition était juste, partager le café soude le cercle et, en surmontant mon dégoût, j'étais bien passée, l'espace d'un instant, de l'autre côté de la frontière invisible. Je savoure ma réussite, mais je pense déjà, avec horreur, à tous les cafés que je vais devoir ingurgiter à l'avenir pour entrer à nouveau dans l'espace intime...

Quand le cercle s'est défait -chacun s'en retournant à ses occupations- Niglo m'a proposé de me faire un bout de chemin. Avait-il perçu mon malaise ? L'air de rien, il m'a appris que le café, on n'est pas obligé de le boire, on peut se contenter de tremper les lèvres, et on repose la tasse !

Le café que je partage avec les Manouches, je ne le partage pas avec d'autres. Jamais, en dehors des moments passés en leur compagnie, je ne bois de café. Avec les autres, je ne peux décidément pas. D'ailleurs, cela n'aurait aucun sens.

En guise d'épilogue

J'ai en mémoire quelques images représentant des Tsiganes fumant la cigarette ou la pipe, des femmes notamment. Et dans la littérature, cette habitude a laissé des traces. À l'inverse, il n'existe pour ainsi dire aucune évocation de ce qui semble être, avec le tabac, une des grandes voluptés des Tsiganes : boire du café. Les Manouches, ceux que j'ai rencontrés du moins, m'ont l'air d'avoir fait de ce breu-



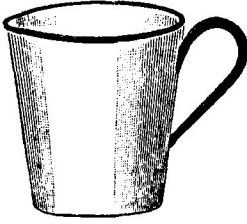
vage une véritable institution.

Dès mes premières enquêtes en Lorraine, j'ai remarqué l'omniprésence du café. Qu'ils aient leurs habitudes du côté " français " (à Nancy, à Toul, à Pont-à-Mousson) ou qu'ils fréquentent plutôt la partie mosellane (Metz, Forbach, Nilvange), les Manouches boivent du café à tout bout de champ. Dans ces régions-là, c'est vrai, il s'en boit beaucoup. Aussi ai-je d'abord pensé que, pour les Manouches comme pour les autres, la cérémonie du café était une manière agréable de passer le temps. À y regarder de plus près... Chez les Manouches, on ne passe pas des heures à boire le café, on ne bavarde pas autour d'un café. La plupart du temps l'affaire est même assez vite expédiée. Mais il est vrai que la journée est ponctuée de cafés. Quelqu'un arrive, un parent, un ami... Café. On se rend chez un parent, un ami... Café. " Le café, c'est les visites " dit Grenada. Le café transparent rythme les jours des Manouches. Au gré des passages des uns chez les autres, à toute heure, il apparaît.

À supposer que boire du café soit un plaisir, il n'est certes pas à mettre au nombre des plaisirs solitaires. Chez les Manouches, le café rassemble, ou plutôt il suppose un rassemblement. Il faut être au moins deux pour boire du café. Et, que l'on soit deux, trois, ou dix, on est ensemble, alors le café surgit. J'ai eu plus d'une fois le sentiment qu'un café, ça ne se refuse pas. Du moins pas sans une bonne raison...

À l'automne 2003, j'ai été invitée au *pompaier* de Preignac, par l'association AOC VITI VOYAGEURS. Mes " filleuls " manouches (j'ai eu l'honneur d'être marraine de la cuvée 2003), ont fêté la fin des vendanges autour d'une table bien garnie, comme il est d'usage en Gironde chez les viticulteurs. C'est ça, le *pompaier*. Tout le monde a mangé de bon cœur, certains ont bu du bordeaux (excellent), d'autres de l'eau, sans que cela déclenche le moindre commentaire. Mais au moment du café, ceux qui ont refusé cette boisson se sont, en quelque sorte, excusés. Ceux-là (des jeunes gens) se méfiaient du café. " Seulement le matin " a dit Samuel. " Le cœur tape " a-t'il ajouté. Nono dit que s'il n'y a pas de lait, il ne peut pas. Faisant tout de même preuve de bonne volonté, il s'aventure à goûter. Horreur, le café n'est pas sucré !

Ailleurs, les " récalcitrants " s'y prennent autrement. Ils acceptent le café (de toute



façon, on ne demande l'avis de personne, chacun se retrouve avec une tasse remplie devant lui), mais ils n'en boivent qu'une gorgée. Pour faire comme tout le monde ? Certainement pas, puisqu'avec d'autres boissons, chacun fait comme il veut. Pour communier ? Ce serait beaucoup dire. Pour ne pas s'exclure de l'assemblée, peut-être. Ou, plus exactement, pour ne pas s'absenter du moment.

Du café, il y a, dirait-on, un bon usage. Manifesterait-il, chez les Manouches, la juste relation des individus à la communauté ?

Je me souviens des propos de Jacques Neu, le rachaï qui m'a reçue à Blainville-sur-l'eau. " Quand il y a une fête, un baptême par exemple, on dresse une grande table et les femmes servent les hommes, c'est l'usage. Il ne faut pas tenir la table à soi seul, c'est aussi l'usage. Alors, quand l'un a fini, pour laisser la place aux autres hommes, il dit " Bon, allez, je vais aller boire un café ! " .

Le café, un rituel de partage .

Le partage du café, un rituel d'appartenance .

Un rituel ancien. Une cafetière fait partie de l'équipement d'une famille bohémienne en Bretagne, au milieu du XVIII^{ème} siècle. En ce temps-là, dans les provinces reculées et chez le commun des mortels, on ignorait l'existence de cette boisson exotique. En 1644, à Marseille, alors centre méditerranéen du commerce avec le Levant, on avait apporté " du café et des tasses pour le boire " et dans les familles de négociants, déjà, on prisait fort cette boisson excitante et tonique. Quatre ans plus tard, Soliman Aga, ambassadeur du " Grand Turc " auprès de Louis XIV, offre du café à ses visiteurs. Paris et la mode s'en mêlent : l'usage du café se répand. Pas partout. Dans la capitale, et dans les milieux aisés. Pas ailleurs. Ainsi, au moment où le café était encore inconnu de la plupart des Français, les Tsiganes, eux, connaissaient ce breuvage. Peut-être avait-il été importé par des groupes venus d'Europe centrale ou orientale ?

Chez les Manouches, un autre café fait ressurgir l'Orient. Et celui-là, je ne le connais pas, car je n'ai pas pénétré le troisième cercle. Il est servi quand on veille

un mort. Quand pendant un jour, deux jours ou davantage, une nuit, deux nuits ou davantage, on reste là, près du défunt, mangeant peu, se privant de sommeil. Ce café-là, on le boit pour se maintenir éveillé, bien sûr. Si on envisage les choses de manière moins terre à terre, on peut dire que ce café-là participe à l'accompagnement des défunts. Il aurait une autre dimension, en quelque sorte spirituelle. En cela, il serait semblable au café des origines, celui que les religieux musulmans utilisaient, en Arabie, au XIV^{ème} siècle, pour prolonger dans la nuit leurs pieux exercices. Ce café-là, on le boit pour maintenir le cercle de la vie autour de ceux qui s'en éloignent. Ce café-là, c'est celui de la cohésion. On le boit pour se maintenir ensemble, vivants et mort réunis. Ensuite, les vivants iront répandre sur la tombe la boisson préférée du défunt, du whisky, de la bière fraîche ou chaude, de l'alcool blanc. On ne fait pas cela avec le café. Le café, c'est la vie, la vie ensemble, chez les Manouches.

Depuis ma visite chez La Nine, j'en ai partagé des cafés de hasard. Derrière chacun, il y a des visages.

Chez Rena et ses filles (Rena a les yeux si bleus et le regard si fort), je suis restée longtemps debout, sous l'auvent. Rena m'a suggéré, à plusieurs reprises, de revenir un autre jour. J'allais partir, quand tout à coup " Asseyez-vous, je vais faire le café " ... Chez Raymonde, j'ai été invitée à m'asseoir très vite, comme si j'avais été attendue. Raymonde vit pauvrement. Son luxe ? Porter un parfum raffiné, dormir dans un grand lit (il occupe le tiers de sa caravane disparaissant sous des vagues de nylon bleu ciel) et offrir du café... Quand je suis arrivée chez Dalila, elle faisait le ménage de sa petite campine, de l'or aux oreilles. Le canari s'était échappé, il voltigeait autour de nous. Dans une vitrine, des tasses à café en porcelaine à l'effigie de sainte Thérèse de Lisieux (on n'a pas bu dans ces tasses là, elles sont restées dans leur écrin de verre)... Chez La Fille et Mamour, on ne manque pas d'humour. Dans leur petite maison, on boit le café sous un lustre fait d'un joug (attribut du paysan, du *Gadjo*, comme ils disent) sur lequel trônent deux hérissons (animal fétiche des Manouches)... Chez Goulu et sa compagne Margot, le café était une pomme de discorde. Goulu a dit " Alors, ma gale, tu nous fais le café ? " Et Margot a répondu en rouspétant qu'il y avait longtemps ! Aujourd'hui, ces deux-là ne vivent plus ensemble... Chez ma Grenada, j'en ai bu, des cafés. Chez elle, une table et des chaises en plastique, voilà tout le mobilier. La cafetière est toujours là, sur la table. Elle suffit à remplir la pièce. À l'odeur du café se mêle le parfum des cigarettes aux herbes que Grenada fume " parce que c'est bon pour ses poumons ". Cela fait une sorte de douceur, et on oublie qu'ici on n'a rien, ou presque. On se sent riche d'autre chose, au calme dans ce brouhaha de voix fortes, habituées au plein air.

Chez les Manouches, même quand ils occupent un appartement ou une maison, il y a peu d'objets. Mais il y a des gens, tout le temps. Des gens qui discutent, à l'infini. Qui passent leur temps à se parler, à débattre... Une cafetière à portée de main.

"J'ai toujours détesté le
café";

ds Études tsiganes, "Les
Institutions: un space
de rencontre", n°21,
avril 2005, 137-144.